

Petites lectures ou lecture du petit



Cycle de lectures-spectacles
Saison 2005-2006

Collectif
des
Esprits
Solubles

« Que deviendrait l'art en tant qu'écriture de l'histoire, s'il se débarrassait du souvenir de la souffrance accumulée ? »

Theodor W. Adorno

Fiche technique

Petites lectures ou lectures du petit

Un cycle de 5 lectures-spectacles (lectures avec accompagnement musical) créées successivement durant la saison 2005-2006.

Durée :	entre 30 et 45 minutes par lecture
Public visé :	tout public (la lecture de « <i>La dame qui tuait les poissons</i> » est plus spécifiquement -mais pas exclusivement- destinée aux enfants)
Jauge :	entre 5 et 50 personnes
Espace requis :	restreint (environ 2m x 2m)
Temps d'installation :	1h30
Matériel :	sonorisation, décor et accessoires fournis par le collectif
Equipe du spectacle :	4 personnes au maximum, équipe technique comprise
Distribution :	Leïla Anis, Pierre-Marie Baudoin, Julien Corréa, Martial Rauch, Marion Crest (en cours)
Responsable artistique :	Martial Rauch
Responsable musical :	Yannick Chapuis
Responsable technique :	Jean-Philippe Lambert

« Toute affirmation de la positivité de l'existence [ne peut être que] bavardage [...] Auschwitz a prouvé de façon irréfutable l'échec de la culture [...] Toute culture consécutive à Auschwitz, y compris sa critique urgente, n'est qu'un tas d'ordures. »
Theodor W. Adorno

De la Culture

Un massacre collectif à l'échelle d'un continent (première guerre mondiale).
Une destruction industrielle minutieusement organisée (la shoah).

Le XX^{ième} siècle aura ouvert un abîme de barbarie qu'aucun discours n'aura pu venir combler ni même justifier : La déchirure est absolue, totale, sans rémission.

Elle provoque une ouverture sur une dimension autre que celle de la métaphysique de la *Représentation*. L'horreur des tranchées puis celle des camps d'extermination rendent incongru tout ce que les Mythe et les Symboles, les Fables ou les Grands Récits (de l'Histoire, du Cosmos, de l'Univers, de l'Homme, de l'Humanité, de la Culture, des Science, de l'Art, etc.) ont tenté de légitimer.

Aujourd'hui, héritiers de ce XX^{ième} siècle, nous faisons l'expérience quotidienne de la dislocation du sens, des valeurs, de l'univers en perpétuelle expansion ; de ce qui n'a pas, ou plus, de sens ; de l'in-interprétable, du hors sens, du hors monde : de l'immonde.

Quel discours tenir face à tant de plaies ?

Qu'est-ce qui peut encore être dit ?

Sommes-nous pour autant condamnés à nous taire ?

« *La bêtise est quelque chose d'inébranlable ; rien ne l'attaque sans se briser contre elle. Elle est de la nature du granite, dure et résistante. A Alexandrie, un certain THOMPSON, de Sunderland, a, sur la colonne de Pompée, écrit son nom en lettre de six pieds de haut (...). Il n'y a pas moyen de voir la colonne sans voir le nom de Thompson. Ce crétin s'est incorporé au monument et se perpétue avec lui.* »

Gustave Flaubert

Du Grand

Il existe plusieurs figures du Grand. Aujourd'hui le Grand s'impose à nous à travers la télévision, les mass-média et tous leurs avatars : impossible de fuir.

Impossible de crier plus fort.

La Grandeur suppose l'Élévation du Sacré, des Symboles érigés sur un piédestal, des Valeurs dites Ineffables, Mystérieuses, Eternelles. Les Grandeurs habitent les Hauteurs inaccessibles d'un monde Céleste. Le Grand se rencontre aussi dans la Maîtrise et la Perfection, dans la Certitude des conduites Exemplaires, dans les grandes explications des Choses Premières ou des Fins Dernières. Ces extravagants ont d'ailleurs la faculté de se fixer sur pratiquement n'importe quel objet : le Savoir, la Race, la Patrie, la Nation, Dieu ...

Il n'y a pourtant aucune Grande difficulté à reconnaître cette mégalomanie : elle se répand, elle s'épand, s'épanche, elle vous submerge et vous inonde (souvent des meilleurs sentiments). Elle appelle un flot de paroles, d'images, un concert bruyant de Majuscules – Histoire, Progrès, Révolution, Révélation, Science, Progrès, Progrès, Progrès ... *Toujours plus* et même *plus que le plus* – quel enfantillage finalement.

Mais surtout la grandeur se grave dans le plus inaltérable des marbres *en lettres de six pieds de haut*, inamovible, éternelle : immobile.

« *Peut-être que l'immobilité des choses autour de nous leur est-elle imposée par l'immobilité de notre pensée face à elles.* »

Marcel Proust

« Les faits sont sonores, mais entre les faits il y a un murmure. »

Clarice Lispector

Du peu et du petit

Ne pas tout dire.

Renoncer aux discours majeurs, aux approximations et aux généralisations.

Se taire ? Non.

Surtout ne pas se taire, quand tout nous appelle à le faire.

Renoncer à « dire Tout » n'est pas ne rien dire.

Dire peu ; dire le peu.

« Qui peut le moins, peut le plus » remarque avec raison Robert Bresson.

Dire le « peut-être » – le peu d'être – qui se dissimule derrière les apparences trop certaines.

Le moment est venu de tenter de comprendre non plus ce qui se déploie, immense et énorme – l'univers en expansion – mais ce qui se rétracte, se resserre, se précise et ne concerne plus que de petits bouts d'existence.

De tout petits morceaux qui ne reconstituent jamais une figure complète, mais de petites allégories qui, par leurs mouvements, leurs jeux, leurs petites affinités éphémères ou leurs légers écarts, nous charment, nous séduisent, doucement, comme une frêle goutte de rosée sur une fleur mourante ; *de tout petits liens* persistants et entêtants comme le parfum d'un souvenir éteint.

Etre sensible à toutes ces petites courbures de la pensée et des émotions ; chercher à décrire, par le jeu de l'écriture, de la voix, de la musique ces minuscules processus qui sont rythmes, vagues ou vaguelettes, fragiles respirations, frêles mouvements ... Tous les petits pas de la conscience.

Travelling

Dans cette optique, nous allons nous intéresser à plusieurs petits textes ; tenter d'engager par le biais de courtes lectures non pas une réflexion (le mot est trop grand) mais une « attention » sur le petit, les tout petits liens. Bien plus qu'un thème d'étude, le petit sera vécu comme une exigence. Chercher à comprendre totalement, c'est se détourner de ce qui est écrit, dit, pensé. Il convient plutôt de sentir, de regarder, d'écouter et, surtout, de ne pas tirer de conclusion prématurée ; et même de ne pas tirer de conclusion du tout.

S'ouvrir à une forme de pensée qui ne soit plus conçue sous les auspices de l'immuable, mais sous ceux de l'éphémère, de l'historique et du sensible, c'est-à-dire, du minuscule.

Voici donc un travelling sur cinq auteurs que rapproche (et non unit) leur immense souci du petit, du modeste, du faible :

Jean-Baptiste Botul ou la Totalité impossible

La vie sexuelle d'Emmanuel Kant (octobre 2005)

Franz Kafka ou le peu

Joséphine la cantatrice ou le peuple des souris (décembre 2005)

Walter Benjamin ou la perte

Haschich à Marseille et autres textes (février 2006)

Clarice Lispector ou le frêle et le fragile

La dame qui tuait les poisons (avril 2006)

Victor Klemperer ou le quotidien

Carnets (juin 2006)

(Ces considérations sur le petit ont été largement inspirées par l'ouvrage de François Laplantine *De tout petit liens*)

« Agis comme si la maxime de ton action devait être érigée par ta volonté en loi universelle. »

Emmanuel Kant

« L'enclume n'est l'avenir de rien. » Jean-Baptiste Botul

Jean-Baptiste Botul ou la Totalité impossible

La vie sexuelle d'Emmanuel Kant

En 1946, sur l'invitation d'une communauté d'immigrés Allemands qui avait choisi, après la chute du régime nazi, de s'établir au Paraguay et d'y vivre selon les habitudes d'Emmanuel Kant, Jean-Baptiste Botul prononça une conférence sur ce sujet apparemment anodin (mais qui revêtait une importance « vitale » pour ces amoureux de la philosophie kantienne) : comment perpétuer leur communauté (pour ainsi dire : leur « race ») sans déroger aux habitudes du Maître de Königsberg ?

Botul entreprit alors une minutieuse étude de ce qui constitue probablement la face la plus étriquée, restreinte, atrophiée de la vie du philosophe. Et c'est en portant son attention à cette minuscule vie sexuelle (elle se résume effectivement à très peu chose), à ce sujet pour ainsi dire « épidermique », effleurant à peine cette énorme masse philosophique, que Botul en révèle non pas le sens caché ou enfoui, mais justement ce qui devrait sauter aux yeux, la face la plus tangible du kantisme : son visage, son visage depuis trop longtemps assombri par la vertigineuse texture de ce « bloc » de principes.

Comme il le dit lui-même en introduction, « loin de constituer un sujet anecdotique ou graveleux, la sexualité de Kant est la voie royale qui nous mène à la compréhension du kantisme ». Avec une savante minutie et un humour discret et délicieusement amer, Botul invite alors son auditoire à prendre la mesure de ce que l'Europe venait de vivre, du rôle que ces immigrants « tardifs » ont pu avoir à y jouer, quand, par un subtil tour de passe-passe sémantique, il inverse les termes de la morale kantienne pour reformuler ceux de la morale nazie :

« Tue de telle façon que ton meurtre puisse servir de modèle à l'humanité toute entière - Ne te contente pas de vouloir tuer tout le monde, fais en sorte que tout le monde veuille tuer tout le monde - Assassine de telle façon que ton meurtre puisse s'appliquer à l'humanité tout entière. »

« Mais qui était Kafka ? Il a tout fait pour rendre inaccessible la réponse à cette question. De toute évidence, c'est lui qui se tient au centre de ses romans. Mais ce qui lui arrive est de nature à gommer l'individu qui s'y trouve confronté, à le soustraire au regard en le dissimulant au cœur de la banalité. [...] De ce Kafka, on pourrait tout au plus faire une légende : Il se serait creusé la tête toute sa vie pour savoir à quoi il ressemblait, sans avoir jamais appris qu'il existe des miroirs. »

Walter Benjamin

Franz Kafka ou le peu

Joséphine la cantatrice ou le peuple des souris

Kafka était un écrivain obsédé par ce phénomène qui est devenu l'un des plus terribles de notre temps : le pouvoir, le pouvoir sous toutes ses formes auquel il tente de se soustraire en se faisant tout petit. Le dénuement est l'un des thèmes qui traversent l'œuvre de K. avec une persistance étonnante. Mais c'est dans l'un de ses derniers récits que Kafka pousse ce processus de réduction jusqu'à l'extrême exténuation. Joséphine la cantatrice, n'écrit pas, ne parle pas, ou plutôt « parle peu, elle reste bouche cousue parmi les moulins à paroles ». Mais elle chante, ou du moins, tente de chanter. Elle ne fait « que souffler à peine », n'émet pas vraiment un chant mais plutôt un sifflement, « un sifflement banal », « un sifflement terne ».

« Ces choses là ne sont pas dites en grandes envolées sonores ; c'est au contraire léger, chuchotant, confidentiel, un peu rauque par moments ». « Le sifflet est le langage de notre peuple, sauf que plus d'un siffle sa vie durant sans le savoir, alors qu'ici le sifflet est libéré des chaînes de la vie de chaque jour et nous en libère nous aussi pour un court moment. »

L'histoire de Joséphine est la mise en scène minimale d'une exténuation, d'un écart, aussi faible soit-il, entre le peu et le rien. Minuscule parabole, le récit aboutit à l'impossibilité même du récit, Joséphine s'étant définitivement tue. Le sens progressivement se défait, devient de plus en plus inaudible et nous conduit jusqu'à l'interruption de toute langue.

« Joséphine n'était-elle pas muette aussi ? Si le peuple, dans sa sagesse a placé si haut le chant de Joséphine, n'était-ce pas précisément pour ne rien perdre en le perdant ? [...] Joséphine ira se perdre joyeusement dans l'innombrable foule des héros de notre peuple, et, de plus en plus délivrée, se verra bientôt enfouie dans le même oubli que tous ses frères. »

« Walter Benjamin n'était pas le talent qui se construit calmement mais le génie qui se trouve en nageant à contre-courant avec l'énergie du désespoir. »

Theodor W. Adorno

Walter Benjamin ou la perte

Haschich à Marseille et autres textes

Ce que Walter Benjamin appelle « l'aura », c'est le caractère unique et original conféré aux œuvres d'art. L'aura est Transcendance, Gloire, Perfection. La reproduction des images dans une société de masse abolit le caractère original de l'œuvre, elle détruit son caractère unique.

L'aura est perdue et avec elle l'idée de Royaume.

Face à cet irrésistible mouvement, plusieurs attitudes s'imposent, s'opposent. Faut-il lutter contre cette tendance, faire comme si elle n'existait pas ? Ou bien faut-il l'accepter ? Et si oui, de quelle manière ? joyeusement, cyniquement, tristement ? On conçoit bien qu'à travers cette question, ce ne sont pas seulement nos attitudes face à l'art qui sont en cause, mais toutes nos positions face à la réalité elle-même. Dans ce combat, l'ennemi est de moins en moins facile à identifier et Benjamin sait que si cet ennemi triomphe, « même les morts ne seront plus tranquilles ».

Les textes de Walter Benjamin nous invitent à nous questionner sur cette perte, irrésistible selon lui. Il constate qu'accepter la perte de l'aura, c'est finalement renoncer aux idéologies et aux mythologies qui en disent toujours trop ; c'est accepter que ce qui est significatif se manifeste dans le détail, et c'est enfin revendiquer une écriture fragmentaire.

Une ville est faite de fragments. Benjamin les observe et les restitue dans de petits tableaux où se mêlent ses impressions les plus fugueuses, ses souvenirs les moins certains et ses réflexions les plus improbables.

... / ...

.../...

C'est à travers ses errances que se révèle la pensée de Walter Benjamin : pensée du secret, du discret, du déclin et de la déclinaison qui est à même de mieux nous faire percevoir cette expérience de la dislocation dont nous avons déjà parlé. « Les idées, écrit-il, sont les étoiles à l'opposé du soleil de la révélation ». Des étoiles qui se tissent en constellations avant de se défaire pour se reformer autrement ; petites étoiles accrochées au lointain qui guident le voyageur en quête d'un espoir et qui s'éteignent au soleil de midi, laissant une fois de plus le voyageur face à l'incertitude de ses pas.

Mais l'aura n'est jamais complètement perdue ; il subsiste un espoir, un horizon à travers lequel elle continue de transparaître, un horizon jamais atteint, mais qu'il importe de ne pas perdre de vue. L'espoir est illimité, sauf pour nous : tel pourrait être l'épigraphe de la métaphysique de Benjamin s'il avait consentie à en écrire une.

« Versailles n'est pas trop grand pour celui qui a mangé du haschich et l'éternité ne dure pas trop longtemps. Et sur l'arrière-plan de ces immenses dimensions du vécu intérieur, de la durée absolue et du monde spatial incommensurable, un humour merveilleux et serein s'installe à présent d'autant plus volontiers en dépit des contingences du monde spatial et temporel. Je ressens infiniment cet humour quand j'apprend dans le restaurant que la cuisine vient de fermer alors que je m'étais justement installé avec l'intention de m'attabler dans l'éternité. »

Walter Benjamin

« Ecoute, devant le cafard, le pire a été la découverte que le monde
n'est pas humain, et que nous ne sommes pas humain. »

Clarice Lispector

Clarice Lispector ou le frêle et le fragile

La dame qui tuait les poissons (lecture pour enfants)

Au plus loin de l'exaltation fastueuse du sens, de l'enflure théorique du discours, de l'usage inflationniste des mots, il y a l'écriture sobre de Clarice Lispector (1925-1977). Ses textes ne relèvent pas d'un genre particulier. Ils sont hybrides. Ils évoluent entre l'essai, la poésie, le journal, le théâtre, le roman, le livre pour enfant et sont le plus souvent constitués de digressions, de « fragments », de « morceaux pour ainsi dire épars ».

Dans un livre de Clarice Lispector, tout est beaucoup trop fugitif pour être arrêté. L'écrivain se propose de décrire « le souffle du mot qui donne vie aux murmures ». Elle préfère suggérer que nommer de minuscules sensations qui sont aussi des réflexions, « de petits faits insolites » qui ont un caractère tremblé et sont pourtant d'une infime précision.

Rien n'est moins intellectuel que cette prose qui se faufile, concrète, au raz des sensations. Ce sont de petites pulsations. Ainsi, le thème du mal qui traverse l'ensemble de son œuvre est abordé au travers de toutes petites émotions qui nous permettent de percevoir le côté sombre de l'être humain : son plaisir archaïque de détruire, de faire souffrir, ses haines, ses envies, ses jalousies, autant de sentiments peu raffinés dont nous sommes constitués et qui, néanmoins, ne renvoient pas à un quelconque péché théologique ni ne forment un enfer.

.../...

.../...

Cette femme qui tuait les poissons, c'est elle, elle nous le confesse. Elle a tué deux petits poissons rouges, « les petits rouges » comme elle dit. Et à travers cette histoire, elle nous entraîne dans toutes sortes d'histoires d'animaux, un peu vraies et un peu imaginées, un peu gaies ou un peu tristes, comme l'histoire du cafard irrémédiablement voué à être écrasé.

Elle raconte ces histoires aux enfants pour plus qu'il n'aient peur, ou plutôt, pour qu'ils aient peur, mais un peu seulement. Ces récits sont murmurés, susurrés, mais aussi pleurés, gémis, accélérés ou ralentis, mais toujours colorés ; ils sont, comme la nature, « inexpressifs », terme que l'on rencontre aussi chez Walter Benjamin.

On pourrait peut-être dire de Clarice Lispector qu'elle est un écrivain de la désillusion. Seulement voilà, ce serait encore là un manière d'affirmer. Le lecteur se trouve confronté, ou plutôt ballotté, par une certaine désillusion.

« Par exemple, j'ai des cafards. Et ce sont des cafards très laids et très vieux qui ne font de bien à personne. [...] Le cafard aussi est une bête qui me fait de la peine. Personne ne l'aime et tout le monde veut le tuer. J'ai pitié des cafards parce que personne n'a envie d'être gentil avec eux. Il n'y a que les autres cafards qui les aiment. »

Clarice Lispector

« Ce ne sont pas les grandes choses qui importent, mais la tyrannie au jour le jour que l'on va oublier. Mille piqûres de moustiques sont pires qu'un coup sur la tête. J'observe, je note les piqûres de moustiques. »

Victor Klemperer

Victor Klemperer ou le quotidien

Carnets

Victor Klemperer (1881-1960), le philologue juif allemand déchu de son poste à l'université par le pouvoir hitlérien, ne pouvait employer meilleure arme que celle de la critique de la langue nazie pour lutter contre un régime qui lui déniait tout droit. Ce spécialiste des auteurs français des Lumières, « protégé » de la déportation par un mariage mixte, mais affecté comme manœuvre dans une usine de Dresde, choisit donc de rédiger son journal et de noter quotidiennement ses observations linguistiques. Concentrant son attention sur la langue et les mots employés par les nazis, il a puisé à une multitude de sources (discours radiodiffusés de Hitler ou Goebbels, faire-part de naissance et de décès, journaux, livres et brochures, conversations, etc.) pour examiner la déstructuration de l'esprit et de la culture allemands par la *novlangue* nazie.

Ces carnets constituent, dans le sens le plus éminent du terme, un manuel de résistance : la résistance qui ne prend ni la forme du coup d'éclat, de l'action guerrière, mais qui donne corps à une stratégie de l'endurance, de la persévérance, face à l'adversité la plus extrême et en dépit du danger de tous les instants ; cette liberté intérieure qui prend consistance dans l'obstination, envers et contre tout, de la vigilance intellectuelle et de la pensée critique, témoins du désastre.

Jour après jour, il lui faut surmonter l'horreur spontanée que lui inspire la corruption de la langue et de la pensée pour écouter et lire sans défaillance, ramasser dans le caniveau des jours les fleurs puantes de cette rhétorique, sans relâche, en résistant au premier mouvement qui porte à se boucher les yeux et les oreilles. Ces recueils de notes, qui analysent le poison lexical distillé à longueur de temps par le pouvoir hitlérien, montrent combien ce poison a fini par infecter la culture européenne toute entière et leur lecture, à cinquante ans de distance, prouve à quel point le monde contemporain a du mal à se guérir de cette langue contaminée. Comme manuel de survie intellectuelle contre la tyrannie, ils sont une méditation sur l'illusion d'éternité dont se bercent les oppresseurs, les imposteurs et les importants qui font leur cortège. En cela, loin d'être seulement un irremplaçable « document » sur le nazisme, ces carnets nous parviennent aussi comme un mode d'emploi critique de notre présent.

Le Collectif des Esprits Solubles

Créé en 1997 à Lyon, le Collectif des Esprits Solubles accueille aujourd'hui les artistes des différentes disciplines qui souhaitent explorer le spectacle vivant aussi bien par la création de formes théâtrales, musicales, chorégraphiques et plastiques originales, que par la recherche de nouveaux outils de création. Il regroupe aujourd'hui une trentaine de comédiens, danseurs et musiciens professionnels et amateurs.

En outre, le Collectif des Esprits Solubles se voit contraint de constater que les politiques culturelles menées jusqu'à aujourd'hui, entretenant la confusion volontaire entre culture et biens de consommation, n'ont abouti qu'à creuser un peu plus le fossé révéle il y a déjà plus de cinquante ans [Adorno-Horkheimer] entre :

- d'un côté, une culture que l'on préfère dire « populaire » afin de masquer sa nature de divertissement démagogique et marchand, diffusé en masse par le biais des circuits commerciaux (radio, télévision, etc.) ;
- de l'autre, une expression « d'avant-garde », souvent difficile, mais que les attitudes paranoïaques et parfois pédantes confinent à la confidentialité ;
- enfin, au milieu de ce fossé, une culture officielle consensuelle, destinée à un public immuable et anesthésié.

C'est pourquoi le Collectif des Esprits Solubles souhaite poursuivre sa politique d'ouverture au spectacle vivant, en particulier en faveur de publics peu sollicités par les réseaux habituels de la création artistique contemporaine, et ce notamment :

- en proposant chacune de ses créations dans des lieux indépendants des circuits classiques de diffusion culturelle (écoles, librairies, prisons, etc.) ;
- en pratiquant des tarifs attractifs à l'attention de tous (voire la gratuité du spectacle lorsque cela est possible) ;
- en encourageant la diffusion libre et gratuite (hors de toute exploitation commerciale) des ressources de création (enregistrements vidéo ou sonores, partitions musicales ou chorégraphiques, etc.)

Le Collectif des Esprits Solubles

Précédentes créations :

- 1997 **Les Esprits Solubles**, spectacle théâtral, musical et dansé, d'après le texte original d'Eric Manuguera
Inferno, création musicale d'après La Divine Comédie de Dante Alighieri
Nouvelle vague, de Christine Angot
- 1998 **Même si**, de Christine Angot
- 1999-01 **Pentacle - Les Hommes Pressés**, chorégraphies originales de Annette et Delphine Labry
La Danse des cordiers de Sicile, création collective pour 18 danseurs, comédiens et musiciens à l'occasion de l'invitation au festival international de théâtre de rue de Vilnius (Lituanie)
Hamlet-Machine, de Heiner Müller, spectacle théâtral, musical et dansé
- 2001 **Elsis**, création chorégraphique d'Annette Labry et Manuela Vu Trieu
- 2002-03 **Sade ... N'y allez jamais sans lumière**, essai lyrique inspiré de l'œuvre du Marquis de Sade
Les espaces aveugles, pièce pour support (commande du GMVL)
O, pièce chorégraphique de Annette Labry et Manuela Vu Trieu
- 2003-04 **Faust, tragédie subjective**, drame lyrique en cinq actes inspiré de l'oeuvre de Fernando Pessoa.
- 2005 **Blessures au visage**, de Howard Barker
Zone Franche / Meeting Point, exposition des photographies de Patrick Vincent

Bibliographie sommaire

Franz Kafka, *Joséphine la cantatrice ou le peuple des souris*
Jean-Baptiste Botul, *La vie sexuelle d'Emmanuel Kant*
Victor Klemperer, *LTI, la langue du Troisième Reich*
Victor Klemperer, *Mes soldats de papier (carnets 1933-1941)*
Walter Benjamin, *Images de pensée*
Walter Benjamin, *Sens unique, précédé de Enfance berlinoise*
Clarice Lispector, *La dame qui tuait les poissons*

Theodor W. Adorno, *Sur Walter Benjamin*
Theodor W. Adorno, *Notes sur la littérature*
Theodor W. Adorno, Max Horkheimer, *La dialectique de la raison*
François Laplantine, *De tout petits liens*
Robert Bresson, *Notes sur le cinématographe*

Contacts :

PAGES (Petite Association de Gestion des Esprits Solubles)

2, place de la Bourse

69 002 Lyon

Téléphone : 04 72 77 98 93

Courrier électronique : espritssolubles@no-log.org

Responsable du projet : Martial Rauch

1 ter, impasse des Tilleuls

69 100 Villeurbanne

Téléphone : 04 78 17 77 21

Courrier électronique : martialrauch@altern.org

c o l l e c t i f d e s e s p r i t s s o l u b l e s

PAGES

2, place de la Bourse – 69 002 Lyon

04 72 77 98 93

espritssolubles@no-log.org

<http://espritssolubles.free.fr>